

MODE D'EMPLOI

Veillez lire ces instructions avec soin et conserver la documentation dans un endroit sûr pour pouvoir vous y reporter plus tard ou la transmettre aux prochains utilisateurs. Un usage autre que domestique, comme une conférence ou une session de formation, se fera à vos risques et périls. La durée de vie de la machine pourrait être réduite et la garantie des fabricants serait annulée.

I. MISE EN GARDE

Au moment où naissaient les auteurs du livre que vous êtes sur le point de lire apparaissait, sur fond de révolutions, un nouveau genre littéraire : le roman dont vous êtes le héros. Il permettait au lecteur de faire des choix et de prendre des décisions qui affectaient le cours de l'histoire. Le mouvement pour les droits civiques marchait alors sur Washington DC, Simone de Beauvoir rédigeait le *Manifeste des 343*, la guerre du Vietnam faisait rage, la première Journée de la Terre était célébrée, les chocs pétroliers redistribuaient les cartes, et la création du premier microprocesseur ouvrait la voie à l'ère numérique.

On était à l'aube d'un Gutenberg 2.0.

Au xv^e siècle, on était passé du livre fait à la main à une production à grande échelle. L'inventeur allemand avait développé une encre spéciale à base d'huile qui résistait à l'eau et permettait une impression nette et sans bavure. Sa technologie rapidement adoptée dans toute l'Europe avait permis une explosion de la production de bibles qui n'étaient plus solubles dans l'eau. Moïse traversait la mer Rouge sans craindre de se mouiller les pieds pour aller recopier la dictée divine.

Hermann copyright NS 808- avril 2025
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

En 1971, le PC, l'ordinateur personnel, révolutionne encore cette mécanique. Dans la foulée, la première machine à télécopier commerciale, le Xerox Magnafax Telecopier, fait son apparition. Viennent alors la photocopieuse couleur, la 3M Color-in-Color Copier. Puis le CD et le lecteur de disque compact. Enfin les imprimantes à jet d'encre, Thinkjet de Hewlett Packard en tête. Les paperolles de Proust s'étiolent, se désagrègent, s'évaporent en particules numériques qui se recomposent dans un monde invisible de 0 et de 1. On tape un texte, on le sauvegarde sur un disque dur, on le partage électroniquement, la machine reproduit *ad libitum* tous ceux qui écrivent et veulent publier.

Se pose à nouveau la question de l'origine du livre. Et donc de celle de l'écrivain. Car désormais la machine peut faire le travail quasiment seule, l'écrivain se corrige sans aucune rature, les brouillons disparaissent, les buvards avec. Pour la critique génétique, les jours sont comptés. La littérature qui vient ne laissera bientôt plus aucune trace sinon peut-être dans quelque nuage virtuel que des hackers (les critiques de demain) auront à charge de pirater.

Dans cette révolution, l'écrivain a pu voir une aubaine. Il peut démultiplier à l'infini, comme dans une transmission mécanique, les versions de son œuvre. Il n'a plus dans ses tiroirs des dizaines de moutures griffonnées et illisibles qui l'épuisent d'avance puisqu'il oublie le lendemain ce qu'il a corrigé la veille. La fatigue, le dégoût ou l'émerveillement qui étaient ceux de Pascal, de Flaubert ou de Proust face à leurs masses de feuillets lui deviennent absolument étrangers. Et pourtant, un autre danger le guette. Le danger de ne pas savoir où il va, de tourner en rond, pris dans les rouages d'une machine de plus en plus perfectionnée, inaccessible dans son fonctionnement au commun des mortels.

Et sans doute le roman dont vous êtes le héros avait-il à sa manière anticipé ce phénomène. Peu importent les moyens, seule compte la fin, semble nous dire l'écrivain américain Edward Packard qui inventa ce « livre-jeu » et qui, ironie du sort ou hasard de l'histoire, partageait son nom avec celui de

l'imprimante. Or ce Packard-là cherche à désorienter la lecture en donnant au lecteur plus de contrôle, de maîtrise, de ce que les anglophones appellent *agency*. Face à ces livres, c'est le lecteur qui agence le texte comme si le mot de la fin lui revenait. Sauf que l'auteur, comme à son habitude, joue avec son lecteur en lui donnant l'illusion du libre arbitre. « Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère! » Le jeu n'est pas celui que tu crois. Ta mainmise sur le sens de l'histoire qui te donne le pouvoir de décider de l'intrigue à ma place, qui t'octroie le droit de tourner des pages sans les avoir lues pour choisir ce que tu veux lire, est un leurre.

Et pourtant, en lui offrant diverses combinaisons possibles, l'auteur a beau se jouer plus que jamais de son lecteur, quelque chose se produit. Certes, jamais le lecteur n'aura autant été le jouet de l'écrivain, mais l'écrivain plus que jamais est un miroir dans lequel le lecteur se reflète. Car désormais, ce miroir est à facettes, et les fins sont multiples.

2. MISE EN ROUTE RAPIDE

Ce qui nous ramène au livre que vous avez entre les mains, que vous manipulez sans savoir encore de quoi il s'agit, et dont vous tournez les pages par curiosité autant que par habitude, l'une après l'autre, en espérant tout de même y trouver un début et une fin, une introduction et une conclusion. Mais il est temps de vous le dire : ce livre n'est pas tout à fait un livre.

- Alors qu'est-ce que c'est ?
- Une machine.
- Une machine ?
- Quelque chose comme ça, oui.
- Comme ça ?
- Un drôle de machin, une machination, même, peut-être.
- Mais c'est quoi cette histoire ?

3. DESCRIPTION DES COMMANDES

C'est une histoire qui commence en 2011, à San Francisco, peut-être le 1^{er} avril. Espiègles, il est possible que nous ayons eu envie de faire une farce à nos collègues et amis. Assis à la terrasse d'un café, non loin de l'hôtel Westin San Francis où se déroulait la trentième édition du « 20th and 21st Century French and Francophone Studies International Colloquium », organisé cette année-là par Anne Simon et Anne Mairesse sur le thème « Humain-Animal/Human-Animal », nous venions tout juste de lire nos communications où il avait été question de noms d'oiseaux et autres bêtises de ce genre.

Depuis des décennies, ce grand congrès annuel regroupe des centaines de chercheurs et chercheuses venus du monde entier, écrivains et gens illustres, professeur-e-s et doctorant-e-s, chaque année sous l'égide d'une université américaine différente. On vient y donner des *papers* dans des *panels*, séances de trois ou quatre personnes, chacune lisant son texte l'une après l'autre avant de laisser la place à une discussion avec le public, composé d'universitaires et de spécialistes. Étala sur trois jours, le programme, afin que tout le monde puisse faire sa présentation, est divisé en une dizaine de panels simultanés. Il est donc impossible d'assister à toutes les représentations, comme cela peut se faire par exemple en France lors d'une journée d'étude où les individus interviennent les uns après les autres, dans une salle unique.

Les auditeurs vont et viennent, assistent à la conférence de l'un ou de l'autre selon ce qu'ils veulent entendre ou celles qu'ils doivent écouter. Toutes les vingt minutes, alors que les applaudissements retentissent, on quitte une salle pour en rejoindre une autre, le programme sous les yeux, cherchant un nom à qui on a promis d'être là, jonglant avec les conférences comme avec un emploi du temps surchargé. On sait qu'on ne peut pas tout voir mais on reste diligent, quand bien même on fait du saute-panel et parfois du colloque buissonnier.

Assis à notre terrasse, verre à la main et cigarette au coin des lèvres, nous contemplions alors des manières de proposer autre chose. Quelque chose qui renforcerait l'harmonie de notre panel et convaincrerait le public de rester jusqu'au bout. Et pour cela, il fallait mélanger les textes, les rendre perméables et fusionner les voix. En la critique de quoi nous parlions, elles se mêlaient et se confondaient l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'on ne retrouvait plus la couture qui les avait jointes. Cette formulation n'est pas la nôtre. Elle vient de Montaigne quand il évoque l'amitié¹. Car il y avait de l'amitié dans ce que nous cherchions à proposer, le désir de se faire confiance avec le texte de l'autre, de le lire comme s'il s'agissait du nôtre et de l'assumer comme si nous l'avions écrit. On pensait aussi aux auteurs qui écrivent ensemble, aux complices, aux comparses, aux copains, aux frères et sœurs qui n'ont pas peur de se lire. Cette confiance mutuelle, ce don réciproque, ce jeu de démontages et de remontages de nos textes, de branchements et de réglages pour qu'ils s'imbriquent les uns dans les autres, nous décidions, avec un peu d'ironie, de l'appeler « Machine ».

Machine zéro vit le jour en 2012 à Long Beach en Californie. Suivirent ensuite *Machine 13* en 2013 à Atlanta, puis *Machine à sous* à New York en 2014, *Machine 68* en 2018 à Providence dans le Rhode Island, enfin *Machine déserte* en 2023 à Tucson dans l'Arizona. Pour que les machines fonctionnent et nous évitent de tourner en rond, il nous semblait utile qu'elles parlent elles-mêmes de machines. Ce n'était qu'un prétexte, bien sûr, mais nos lectures allaient chercher dans les textes (romans, essais, films, musiques, BD) des automobiles et des avions, des guillotines et des excavatrices, des kinéscopes

1. Lorsque Montaigne évoque les âmes et l'amitié : « En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. » Montaigne, « De l'amitié », *Les Essais*, Livre I, Chapitre XXVIII, Paris, Quadrige/PUF, 1992, p. 188.

et des montres, des machines de Rube-Goldberg, des trucs et des bidules de jadis et du futur, de la clepsydre au vaisseau cosmique qui échoue sur la Planète des singes en passant par la phrase, cette machine que nous cherchons tous à comprendre. Chaque machine était un objet autour duquel on pouvait se retrouver, rêver et bavarder.

4. QUE FAIRE EN CAS DE PANNE

Les textes que vous trouverez dans les pages qui suivent et qui s'étalent sur dix années sont donc nés de ce poisson d'avril et des rêveries qu'il a suscitées. Des rêveries qui sont elles-mêmes nées d'un désir d'écrire, de l'envie d'écrire comme on écrit pour le plaisir. Et d'un plaisir partagé, d'une écriture à deux mains. On ne saurait le cacher (et certains de nos auditeurs l'ont remarqué), cette initiative n'est pas étrangère à ce qui a pu s'appeler en France « critique de création », à ces approches du littéraire par des critiques qui ne s'interdisent pas d'y aller de leur plume eux aussi, voire à brouiller les limites entre la lecture et l'écriture, entre l'interprétation et l'invention. On songe aux travaux de Philippe Bonnefis à qui nos lectures doivent beaucoup.

Nos machines sont donc animées par l'idée que la critique en passe par l'écriture, que l'écriture critique rend possible une autre façon de lire une œuvre, et qu'une œuvre peut profiter d'une telle critique. Évidemment, tout ceci présente des risques. Un professeur de littérature, un chercheur ès lettres, n'est-il pas là pour expliquer, pour démontrer, pour éclaircir? Oui, sans aucun doute. Mais pour que la lumière se fasse, peut-être aussi a-t-il intérêt parfois à ménager des zones d'ombre – puisque « l'ombre fait toute la lumière² » – où le savoir, s'il n'est pas remis en question, peut produire des

2. Philippe Bonnefis, *L'Innommable. Essai sur l'œuvre d'Émile Zola*, Paris, Sedes, 1984, p. 69.

étincelles d'un genre nouveau, des déflagrations inattendues. L'écriture comme machine critique ne produit ou ne reproduit pas que du savoir. La machine crée des échos, des surprises, parfois même des ratés. En un mot, du jeu. Toute machine a du jeu, toute machine ne peut fonctionner qu'avec ce jeu nécessaire. Et les bricoleurs de textes que nous sommes (on n'ose pas se dire ingénieurs-machinistes), malgré les exigences et la rigueur qui sont les nôtres, ont besoin que le lecteur accepte de jouer ce jeu.

Ce livre n'est donc pas un livre. Ce livre est une machine. Avec ses bougies pour voir dans le noir. Et ses explosions pour guider nos pas. Une machine qui à l'origine (insistons) est un dispositif sonore qui repose sur une lecture orale de textes écrits dont les articulations et les rouages ont été calibrés avec le plus de précision possible pour que la performance fonctionne, lecture accompagnée de photos, vidéos et clips audios, de PowerPoints, .mp4 et .jpeg, mais aussi d'objets, bibelots et autre sablier qui participent à la mise en scène, en bref, tout cela qui a disparu dans la version papier que vous avez sous les yeux mais où survivent malgré tout, comme un *fantôme dans la machine*, les effets que nous recherchions.

5. DONNÉES TECHNIQUES

Après la mort de son éditeur et ami Paul Otchakovsky-Laurens, Dominique Fourcade se sentait incapable de reprendre la plume. Peu avant la disparition du fondateur des éditions P.O.L le 2 janvier 2018, le poète est allé voir à la galerie Gagosian au Bourget le spectacle du chorégraphe William Forsythe, *Black Flags*. Dans ce qui était autrefois un immense hangar d'avions, « deux robots industriels tels quels, désanthropomorphisés au possible, attachés à ne rien signifier, agitant, fixés sur des hampes en fibre de carbone, de grands drapeaux noirs », un sémaphore, dit le poète, qui semble lancer des

appels, des avertissements³. Après la mort de l'Autre, Fourcade, qui ne savait plus écrire, repense à ces robots. Ce sont eux qui l'épauleront et l'accompagneront dans l'écriture de *deuil*.

De la machine, donc, qui soutient l'écriture.

Et de la machine qui aide à lire. Qui fait avancer la lecture.

6. ENTRETIEN DE ROUTINE

Ne nous y trompons pas, la critique est pour beaucoup un jeu intellectuel réservé à une élite universitaire qui manipule, bidouille et adapte comme bon lui semble. Le jeu en vaut la carrière, mais alors jouons vraiment ! Jouons en toute connaissance de cause, comme l'enfant à ses jeux de construction. Jouons pour ce que le jeu permet d'apprendre et de comprendre du monde qui nous entoure, mais grâce à l'Autre. Jouons à construire une machine que nous pouvons tous, entre lecteurs, programmer et reprogrammer pour lui faire faire des choses qu'elle n'a peut-être pas l'habitude de faire. Ce livre est une machine dont vous êtes le héros. Ça peut se lire comme un roman. Un roman d'aventures. À vous de le mettre en branle. Pour que le branle, en vérité, soit le vôtre.

Vous aurez compris qu'il ne s'agit pas (vraiment) d'inventer un nouveau genre critique, mais sous le prétexte de faire *Une critique dont vous êtes le héros*, de faire tourner les œuvres différemment. On vous demande donc de jouer le jeu. De façon à rendre à l'écrit ce que nous avons essayé de faire à l'oral. Ainsi, à la fin de ce mode d'emploi, un premier choix vous sera proposé. Votre réponse décidera du chapitre suivant qui à son tour se terminera sur une nouvelle question. Et ainsi de suite. La véritable question sera donc de savoir comment vous utiliserez cette machine et si, chemin faisant, vous ne l'aurez pas détraquée ou perfectionnée à votre tour. Bien entendu, vous

3. Dominique Fourcade, *deuil*, Paris, P.O.L., 2018, p. 49.

êtes libres également de lire le livre comme vous l'entendez, pourvu que vous gardiez à cœur l'esprit qui l'anime et qui n'a d'autre but que de vous faire passer un moment agréable en notre compagnie.

7. SERVICE CLIENTÈLE

Qu'il nous soit permis ici de remercier ceux qui ont contribué à ces machines en participant aux conférences de ces dix dernières années. Éric Trudel, Roger-Michel Allemand, Nicolas L'Hermitte, Derek Schilling, qui ont, chacun leur tour, joué le rôle du troisième larron. S'ils ne nous avaient pas fait confiance en acceptant de mettre un doigt dans l'engrenage, jamais la machine n'aurait pu produire autant d'emballement.

8. FAQ

Maintenant, si vous êtes de ceux qui aiment commencer la lecture d'un livre par la fin, rendez-vous au chapitre 5. Mais si vous n'aimez pas jouer à saute-mouton, continuez simplement votre lecture à la page suivante.